

LE PION  
PACO CERDÀ

© Paco Cerdà

*El Peón* ©Pepitas de calabaza ed. (2020)

© (éditions) La Contre Allée (2022) pour la traduction française

Collection LA SENTINELLE

LE PION  
PACO CERDÀ

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR MARIELLE LEROY



Les pions sont l'âme des échecs.

FRANÇOIS-ANDRÉ DANICAN PHILIDOR

Si la partie a un destin,  
ils sont les jouets du destin  
même si, parfois, par ironie,  
c'est d'eux dont dépend ce destin.

EZEQUIEL MARTÍNEZ ESTRADA,  
*Lírica social amarga*



## 1. e4 c5

Un pion n'est jamais seulement un pion. Confiné sur un échiquier et limité dans ses mouvements par sa condition grégaire, il intègre un camp, il sert un roi, il obéit à une main.

Derrière le pion blanc qui avance de deux cases pour ouvrir la partie – ce pion qui rêve d'atteindre le huitième rang pour se changer en dame et d'être la pièce qui mettra échec et mat, rompant ainsi avec son destin ciselé de pion – derrière ce pion blanc, donc, se tient un jeune homme dégingandé de dix-huit ans, élevé à Brooklyn, avec un air de Brooklyn et des allures de Brooklyn. Sa notoriété le précède : arrogant, génial, imprévisible. Obsessionnel, excentrique. Ambitieux. À ses côtés, près de l'échiquier, un petit drapeau à étoiles et rayures couronne une affichette sur laquelle sont inscrites en majuscules sept lettres : FISCHER.

Assis face à lui, un Espagnol trapu, la calvitie prononcée et une dentition d'après-guerre. Le regard par moments perdu, la bouche entrouverte. Le contraste est saisissant. L'attitude est indolente, parfois aboulique. Qu'il soit devant l'échiquier noir

et blanc ou en train de répartir chaque jour le courrier entre les bureaux de poste gris de Ciempozuelos, il est comme ça, c'est dans sa nature. Il n'a que trente et un ans, mais il semble déjà vieux. Son époque de gloire est loin derrière lui, et le temps, implacable, l'a délavée, dissipée, ne laissant qu'un halo, une ombre, un écho. Sans pitié. Sur la pancarte dépassant derrière le petit drapeau rouge et jaune et son sinistre aigle noir imprimé au centre, cinq lettres forment un nom : POMAR. Mais il y a aussi un prénom ou plutôt un surnom, qui compte autant de lettres que de pions noirs alignés, avant qu'il n'avance le troisième en partant de la droite, dans un mouvement d'ouverture audacieux – une défense sicilienne devant le maître des Siciliennes –, un surnom qui le poursuivra jusqu'à la tombe : Arturito.

C'est le 10 février 1962 et le neuvième tour du tournoi interzonal de Stockholm, avec ses vingt-trois joueurs d'échecs s'abritant de l'hiver suédois dans la salle bien chauffée du restaurant Tre Kronor, a commencé. La partie qui se joue entre Fischer et Pomar ressemble à une partie de plus. Une de plus sur les 258 qui jalonnent ce tournoi éliminatoire avant le championnat du monde. Toutefois, une partie n'est jamais seulement une partie.



## 2. f3 f6

Fin du rendez-vous clandestin. Il a eu lieu devant le cinéma de la place Manuel Becerra, à Madrid, dans un dédale de rues animées, de celles qui facilitent la rencontre furtive entre deux camarades communistes en mission secrète. Tandis que l'horloge sonne quatre heures, quelques mots sont échangés, des papiers compromettants passent de main en main et on décide d'un autre rendez-vous. L'un repart, sachant qu'il vient de dénoncer son camarade. L'autre va prendre le bus de la ligne 18. Le dernier soleil chaud de ce 7 novembre 1962 décline derrière la vitre. Madrid sent l'automne.

L'homme s'installe confortablement sur le siège. Il est heureux. Il a le sentiment du devoir accompli, du respect de la discipline. Cela en a toujours été ainsi. Son sens des responsabilités lui fit abandonner les études à quatorze ans pour participer aux dépenses familiales. Par loyauté envers le Parti, il accepta la proposition de passer les examens qui lui feraient intégrer le Corps général de Police. Cette même loyauté l'amena à s'exiler après la guerre et, une fois à Cuba, il s'était appliqué à l'humble tâche

de distribuer des tracts de propagande communiste. Dévoué à la cause, il n'a pas hésité à courir le risque de cette nouvelle mission, malgré sa femme Angelita et ses deux filles Lolita et Carmencita de dix et neuf ans, maintenant en France, et dont il garde constamment avec lui une photo où on les voit toutes les trois allongées sur la plage, cheveux coupés à la garçonne, souriantes, le regard dardé sur lui.

L'autobus poursuit son chemin de croix urbain, d'arrêt en arrêt, de la crucifixion jusqu'à la tombe. Les mains sur les papiers, l'homme récite en lui-même le chant de Neruda à Stalingrad, qu'il a mémorisé à force de le lire et le relire. *Et l'Espagnol se rappelle Madrid et dit : ma sœur/ résiste, capitale de la gloire, résiste :/ du sol se dresse tout le sang versé/ en Espagne, et par l'Espagne, il se lève à nouveau/ et l'Espagnol demande près du mur/ des exécutions, si Stalingrad est en vie :/ et alors il y a dans la prison une rangée d'yeux noirs/ qui perforent les murs avec ton nom,/ et l'Espagne frémit avec ton sang et tes morts,/ car toi, Stalingrad, tu lui as tendu ton âme/ quand l'Espagne enfantait des héros comme les tiens./ L'Espagne connaît la solitude,/comme toi aujourd'hui Stalingrad, tu connais la tienne,/ L'Espagne a raclé la terre avec ses ongles/ quand Paris était plus belle que jamais,/ L'Espagne saignait de son immense arbre de sang/ quand Londres peignait, comme nous raconte Pedro/ Garfías, son gazon et ses lacs de cygnes.*

Le poème continue. Le bus s'arrête. Mais lui, on ne le laisse pas descendre. Un des policiers en civil présents dans l'autocar quasiment vide l'attrape par le bras et le ramène à son siège. Il descendra quand ils lui en donneront l'ordre, avant l'arrêt du rond-point des Cuatro Caminos. Alors ils l'embarquent dans une voiture banalisée et le conduisent jusqu'aux locaux de la Direction générale de Sécurité. Jusque dans ses sous-sols suintant le froid et l'humidité, le froid et la terreur. Photos, empreintes digitales, la fiche. Un autre couloir, une autre pièce. Et la première déclaration : Je m'appelle Julián Grimau García, je suis membre du Parti communiste et je suis en Espagne pour accomplir une mission pour mon Parti.

Le Madrid qui sentait l'automne exhale maintenant des arômes d'hiver avec Julián Grimau en prison. Chandail tricoté à la main et chaussons bien chauds, envoyés de France par son épouse au centre pénitentiaire de Yeserías. Chère Angelita, j'ai bien reçu le chandail. Il est très joli et bien enveloppant. Les chaussons aussi. Je t'en remercie infiniment, mais c'est beaucoup de dépenses pour toi et cela m'inquiète.

Il a d'autres raisons de s'inquiéter. Le jour de son arrestation, on l'a passé par la fenêtre, il est maintenant plâtré des épaules jusqu'au bout des doigts, ses jambes

sont à demi paralysées, l'ossature du côté gauche de son visage est détruite. Il récupère peu à peu mais un combat plus impressionnant encore l'attend : un conseil de guerre. Le régime lui reproche ses actions au sein de la *checa*<sup>1</sup>, dans les sous-sols du numéro 1 de la place Berenguer el Gran à Barcelone, lorsqu'il était chef de brigade de l'investigation criminelle pendant la guerre civile. On lui impute des tortures et une complicité dans de nombreux assassinats. Lui insiste : Je n'ai jamais tué ni torturé personne. En prison, il répète à son avocat Amandino Rodríguez qu'il n'y a rien dont il ait à se repentir. Il lui dit : L'avant-garde ne peut pas s'arrêter. Elle a toujours été la fraction la mieux préparée et la plus consciencieuse, de celles qui se sacrifient pour les autres, quoi que ces autres fassent. C'est le sacrifice de cette avant-garde conscientisée qui a fait avancer l'histoire, même si, et gardez bien ça à l'esprit, c'est cette avant-garde honnête qui se brûle ou disparaît dans la lutte et ce, toujours en faveur des autres. Et dans le pire des cas, en faveur des planqués et des bureaucrates. C'est comme sur un champ de bataille. Le héros ne profite jamais de sa victoire, car

---

1. La *checa* désigne à l'origine le comité de police secrète dans la Russie soviétique. Les *checas*, pendant la guerre civile, étaient des installations utilisées en zone républicaine pour interroger, voire torturer les sympathisant-es franquistes. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

en règle générale, sauf à de rares exceptions, il meurt dans son effort. C'en sont d'autres qui tirent l'usufruit de la victoire : les calculateurs, imperturbables lâches, restés à l'arrière, bien à l'abri.

La bruine accompagne l'entrée du tribunal militaire de la rue Reloj. L'escalier mène à la salle d'audience du second étage, mais l'*atrezzo* renvoie la scène aux catacombes de l'Histoire. À gauche, le procureur militaire, un commandant en uniforme, sabre et voix tonitruante. À droite, le défenseur militaire, avec le grade de capitaine, et l'avocat civil. Dans le tribunal, devant un crucifix posé sur la table, se tient le président colonel, flanqué d'un commandant rapporteur et de quatre capitaines membres du conseil. Ambiance militaire pour juger de faits de guerre qui ont eu lieu un quart de siècle auparavant. Le pion porte un costume bleu, une chemise blanche et une cravate bleue. Mince, pâle, légèrement voûté et à moitié chauve. C'est le portrait qu'en fait José Antonio Novais, correspondant au *Monde*. Debout, il écoute la requête du procureur : la peine de mort. Le procès se termine. Ce soir, le conseil de guerre condamne à mort Julián Grimau pour un délit de rébellion militaire qui a commencé le 18 juillet 1936 et a pris fin le 7 novembre 1962 avec son arrestation à bord du bus. La pression internationale – les manifestations dans les grandes capitales,

les intercessions du Vatican, le télégramme de Khrouchtchev à Franco implorant un geste d'humanité – ne servira à rien. Le Conseil des ministres ne fait pas usage de son droit de grâce. Grimau est condamné.

Le moment est venu, celui du dernier coup. Dans la prison de Carabanchel le pion prend congé de ses camarades et amis. Je ne vous demande à tous qu'une seule chose, restez unis, soyez forts, continuez la lutte de l'intérieur, et quand vous sortirez, laissez de côté ce qui peut vous séparer, mettez en avant ce qui peut vous unir : le combat pour le triomphe de nos idéaux.

Premières heures du jour. On l'embarque dans un fourgon militaire. Le champ de tir de Carabanchel est plongé dans l'obscurité. Cinq heures et demie du matin, 20 avril 1963. Déjà 8785 nuits depuis le communiqué franquiste annonçant une armée rouge capturée et désarmée. Seulement 164 nuits depuis le dernier trajet à bord du bus 18 avec Neruda chantant Stalingrad dans la tête d'un homme heureux, méticuleusement heureux. Les phares des véhicules dardent leur lumière sur la pièce qui se trouve sur la case la plus exposée. Un peloton de jeunes soldats de remplacement, de jeunes pions dont on ne sait à quel camp ils appartiennent, préparent sa sortie du jeu. Chargez, visez, feu. Les

vingt-sept balles n'y suffisent pas. Il faut encore trois tirs de l'officier au commandement, et qui sait si ce qu'on lira par la suite est vrai, que ce coup de grâce tiré à bout portant a poursuivi le lieutenant toute sa vie, comme un voile sur son âme, comme une ombre l'attendant à chaque coin de rue, jusqu'à le condamner aux ténèbres mentales dans un asile psychiatrique. L'obéissance, la discipline : se laisser porter est déjà en soi une décision. Au sol, les yeux non bandés à sa demande, gît le pion : l'avant-garde qui jamais ne peut s'arrêter, l'avant-garde honnête qui se consume ou disparaît. Le dernier mort de la guerre civile porte un chandail tricoté à la main et des chaussons bien chauds.

### 3. c3 d5

Deux mondes, et ce pont de fer au milieu, suturé de milliers de rivets, sur des poutres arquées. La construction fait penser à un tube étroit : 128 mètres de long pour seulement 22 de large. Le pont de Glienicke est un très long couloir engagé sur ses côtés, avec un ciel ouvert qui commence à Berlin et se termine à Potsdam. Juste à la démarcation, là où un rêveur a mis une plaque sur laquelle on lit « Pont de l'Unité », une borne avec des barrières de chaque côté délimite la frontière entre l'Allemagne orientale et le Berlin occidental. Peut-être a-t-on là, avec les eaux de la rivière Havel passant sous la passerelle ferrugineuse, la représentation la plus concrète et la plus juste de la guerre froide. Une brise désagréable de février transperce le matin sur cette case clef de la Mitteleuropa.

Il reste huit minutes avant que ne sonnent neuf heures et il y a un pion de chaque côté du pont. C'est l'heure pour Francis Gary Powers.

L'histoire en lettres majuscules est connue : l'avion espion U-2 est abattu en plein vol de reconnaissance photographique sur l'Union soviétique avec



aux commandes Gary Powers, pilote de l'armée étasunienne, recruté par la CIA pour des missions secrètes. Ce 1<sup>er</sup> mai 1960, Gary Powers avait décollé de Peshawar au Pakistan pour aller récolter des informations sur tout le territoire soviétique et devait atterrir, neuf heures plus tard, à Bodø, sur le littoral nord de la Norvège. Mais les Soviétiques l'ont détecté à mi-parcours et un missile russe a explosé près de son aéronef, teintant d'orange le ciel et la cabine, précipitant la tragédie. Gary Powers perd alors le contrôle de l'avion, saute dans le vide en parachute, tombe à Sverdlovsk. Des fermiers le découvrent, le font prisonnier et le livrent aux autorités. On emmène le pilote nord-américain à la prison de Lubianka, quartier général du KGB où on le met à l'isolement, et pendant soixante et onze jours l'espion sera soumis à une série d'interrogatoires intenses visant à lui extorquer des renseignements. On lui fait un procès à Moscou. Debout, dans l'imposante salle des colonnes présidée par un énorme écusson communiste, entouré de Russes, les mâchoires serrées, le pilote – costume, cravate, chagrin sur le visage – se défend. Il se présente comme le fils d'une humble famille travailleuse, aussi éloignée du capitalisme que n'importe quel Soviétique. Il assure qu'il n'a jamais voté lors des élections de son pays, et, devant les personnes présentes

et les caméras qui l'enregistrent pour l'Histoire, il avoue être un espion, il demande pardon, il regrette d'avoir ruiné un sommet sur le nucléaire et la venue du président Eisenhower à Moscou, fait montre d'un profond repentir. C'est ainsi qu'il parvient à éviter la peine de mort. En particulier grâce à la ligne de défense de son avocat commis d'office, un Soviétique qui parle à peine l'anglais et qui insiste sur le fait que Francis Gary Powers n'est qu'un pion échu sur une case d'échiquier où d'autres bougent les pièces et décident des déplacements. La condamnation est de dix ans.

Cela fait un an et neuf mois qu'il est prisonnier, dont presque six mois dans l'effrayante Lubianka ; le reste à la prison de Vladimir, à cinq heures de route à l'est de Moscou, dans une cellule qu'il partage avec un prisonnier politique letton avec qui il tue le temps aux échecs. Là-bas, il tient un journal intime. Il écrit beaucoup. L'absence de lettres de la part de son épouse le torture : C'est ce qui me rend fou, je n'arrête pas d'y penser, ça me consume à petit feu, j'ai besoin d'aide, commente-t-il. Dans son avant-dernière incursion dans le journal, le 28 janvier 1962, il écrit : Les gens se retrouvent à lutter et mourir pour que les riches deviennent encore plus riches. Un jour, il y aura un peu de justice dans ce monde mais je suppose qu'avant cela beaucoup d'hommes

mourront encore. Évidemment, les grandes industries sont si peu regardantes sur qui gagnera la guerre qu'elles en tirent toujours profit. Quelques paragraphes plus loin, Gary Powers, l'Américain, laisse une sorte de testament qui sonne comme un présage : De plus en plus de petits pays se tourneront vers l'Est, car de l'Ouest ils ne reçoivent que pauvreté. À elle seule, l'intervention des États-Unis aurait pu faire des merveilles pour unir les petites puissances à l'Occident si cela avait été fait correctement. Mais au lieu d'aider les gens, note-t-il, on a acheté le soutien des gouvernements de ces pays au détriment des conditions de vie de leurs peuples.

Treize jours se sont écoulés depuis qu'il a écrit ces mots et maintenant Francis Gary Powers se trouve à l'extrémité du pont de Glienicke.

La scène, mythique avec ou sans brume, le montre en train d'avancer en solitaire sur ce couloir d'acier angoissant, puis croiser Rudolf Abel, le colonel soviétique du KGB libéré par les États-Unis lors de cet échange d'espions, essence même de la guerre froide qui a également permis, juste avant, la libération d'un étudiant américain au Checkpoint Charlie. L'un se dirige vers le rideau de fer, l'autre marche vers ce que l'on appelle le monde libre. Presque deux cents pas. À quoi pense-t-il ? À quoi pense dans un tel moment un pion déplacé, secoué

par l'Histoire ? Un pauvre type de trente-deux ans, qui a grandi en Virginie, dans le petit village vert et montagneux de Pound, avec ses rivières et ruisseaux qui égaient le calme épais des lieux. Un village où tout le monde le connaît, lui, le garçon robuste qui a été secouriste à la piscine, qui fait de la spéléologie, celui qui pêche, chasse et se perd dans les hautes Appalaches pour contempler les vallées feuillues d'un monde si petit et répétitif, si petit et répétitif... Un garçon qui, à quatorze ans, a payé deux dollars et demi pour un vol court dans une fête aux alentours de Princeton et s'est fait attraper par les airs. Francis Gary Powers vient de Pound, cette ville avec son industrie minière qui salit tout, noircit et pollue, ce lieu dont il ne sortira que pour s'engager dans l'armée de l'air. Puis ce sera l'appel de la CIA, la mission secrète, et les conséquences d'un mauvais coup que d'autres ont pensé et exécuté pour lui.

Un pied devant l'autre sur ce pont de Glienicke. Oui, à quoi peut-on bien penser dans un si terrible moment ? Sans doute à rien, ou tout au plus à comment ne pas ruiner ce dernier coup en cours. Mieux vaut cela que de penser à son mariage qui partira à vau-l'eau dans peu de temps, ou à sa réputation aux États-Unis ne fleurant pas précisément le parfum épique du héros militaire ; mieux vaut cela que de penser au fait que, loin des premiers instants où Pound a été envahie par

les journalistes en quête de l'histoire émouvante du pilote disparu en territoire soviétique, les choses vont changer et que l'ombre de la trahison, ou de la lâcheté, va planer sur lui pour toujours. C'est ainsi que le *Sunday Herald Tribune* interroge : Pourquoi, sachant que ni lui ni le U-2 ne devaient tomber entre des mains hostiles, ne s'était-il pas immolé avec l'avion ? Pourquoi Powers n'a-t-il pas utilisé la capsule avec le poison qu'il tenait dans la main ou même le pistolet qu'il avait en sa possession ? La revue *Newsday* lui refuse le droit d'encaisser rétroactivement son salaire correspondant à la période d'emprisonnement. Notre recommandation serait de le lui refuser, dit un éditorial de la revue. Il a été engagé pour s'acquitter d'une tâche et il a échoué. Il a laissé derrière lui son U-2, pratiquement sans dommages, et les Rouges ont pu en faire une copie améliorée. Dans ces circonstances, lui accorder un salaire rétroactif serait ridicule. Il a la chance d'être rentré. Tout élément qu'il pourrait apporter concernant les Russes sera bien reçu. Mais lui, ce n'est pas un héros et il ne doit pas être considéré comme tel. Il est tout à fait normal que soit écartée l'idée d'une invitation à la Maison Blanche pour y rencontrer le président Kennedy, soutient le journal.

Le pion qui avance sur le pont berlinois, avec Rudolf Abel déjà dans son dos – deux mondes si identiques dans leur différence – ne connaît pas

encore les contours de la solitude qui l'attend après les trois semaines d'interrogatoire de la CIA, la comparution devant le Sénat, et la réception festive dans son comté de Wise : musique des orchestres scolaires, médaille de citoyenneté, huit cents habitants heureux. Francis ne peut deviner, même confusément, ce que sera vivre avec ce soupçon de lâcheté, de désertion, de trahison, qui plane et ne se dissipe jamais quand on demande à un pion le sacrifice final – la capsule, le cyanure, lutter et mourir – pour le bien de son camp, et qu'il ne l'a pas fait. Et supporter la prison à huit mille kilomètres de chez soi, la souffrance d'un mariage rompu, la perte de son emploi, l'angoisse existentielle, la peur dans la solitude, non, tout cela n'est pas suffisant.